PARLONS DE MONTHERLANT

Entretien[1]

Noël Herpe – Quels ont été vos premiers contacts de lecteur avec l'œuvre de Montherlant ?

Jacques Laurent – J'ai découvert Montherlant vers dix-sept ou dix-huit ans – et ç'a été une bouffée d'oxygène ! J'ai trouvé incroyable de tomber inopinément sur une pareille liberté d'écriture et de pensée... J'ai commencé avec *Les Célibataires*, et ensuite j'ai toujours lu Montherlant régulièrement. Je ne sais pas si j'ai tout lu, mais presque tout. Seul son théâtre ne m'intéresse pas. Pour moi, le grand Montherlant c'est le romancier et l'essayiste, qui ne fait jamais d'« effet » ; contrairement au dramaturge, qui lui, tombe facilement dans la grandiloquence.

N. H. – Vous avez été marqué par *Service inutile*, par exemple ?

J. L. – Par tous ses essais. Cela dit, il n'est pas considéré comme un maître à penser. Il reste toujours beaucoup trop subjectif pour que ses propos aient une valeur philosophique. Je ne pense d'ailleurs pas qu'il l'ait cherché... Et quand il a pris position contre les accords de Munich (dans *L'Équinoxe de septembre*), cela faisait davantage partie d'un style personnel que d'une véritable opinion politique. On ne saurait donc lui reprocher ses palinodies, parce qu'il a toujours été lui-même : il ne s'est jamais engagé dans un parti.

---

1. Ces propos ont été recueillis à la brasserie Lipp à Paris, le 3 juillet 1996 (avec la complicité de Christophe Mercier). Ils devaient prendre place dans un *Cahier de l'Herne* consacré à Henry de Montherlant, et resté à l'état de projet.

N. H. – Publier en 1941 *Le Solstice de juin*, n'était-ce pas une forme (discutable) d'engagement ?

J. L. – Ce n'était pas un engagement, c'était son humeur. C'est un écrivain d'humeur. Il se distingue de tous ceux qui ont voulu exercer des magistères, dans sa génération ou la précédente. Il n'est ni Gide ni Sartre… ni Barrès. Bien qu'il ait reconnu avoir subi l'influence de celui-ci. Mais cette influence a été également revendiquée par Aragon, Drieu ou Mauriac. Ce dernier avait une grande reconnaissance envers Barrès, qui avait écrit le premier article sur lui. Il devait lui-même écrire dans *Le Figaro* que j'étais le plus grand romancier de ma génération, tout en me confiant : « Il a suffi de quelques lignes de Barrès pour me lancer, c'est peut-être ce qui va arriver pour vous ! »

N. H. – Montherlant a été à son tour un modèle pour le groupe de La Table Ronde.

J. L. – C'est plutôt Mauriac qui en était l'éminence grise ; Montherlant, on ne l'y voyait jamais. Mais j'ai dû faire sa connaissance à cette époque – dans la loge de mon premier beau-père, Henri Rollan, qui a créé *Le Maître de Santiago*. Par la suite nous nous sommes revus, il m'a écrit… Moi, je n'écris jamais ! Quand j'ai été rédacteur en chef de *La Parisienne*, je lui ai ouvert les colonnes de la revue, pour qu'il y écrive au gré de ses envies.

N. H. – Quel homme était Montherlant ?

J. L. – J'adore l'écrivain. Je le classe vraiment en tête de ses contemporains. Mais je n'aime pas l'homme, qui était exactement l'inverse de ce qu'il voulait paraître : courageux, indifférent au succès… alors qu'il était lâche et très sensible au succès. Cela dit, rien ne m'agace davantage que ceux qui rattachent l'œuvre à la vie ! C'est une maladie qui date de Sainte-Beuve et dont on est loin de sortir. Au contraire, on s'y enfonce.

N. H. – Vous parliez de façon assez libre ?

J. L. – Oui, j'allais quelquefois prendre un café chez lui, quai Voltaire, il me téléphonait souvent… mais enfin nous n'avions pas de grande conversation littéraire inoubliable ! Lors de la création du *Maître de Santiago*,

j'étais critique théâtral pour un petit truc qui s'appelait *La Gazette des Lettres* et qui appartenait à Julliard. Même si je n'aimais pas le théâtre de Montherlant, cette pièce m'avait beaucoup troublé et j'avais fait un article favorable... Il était très attentif à ce qu'on disait de lui. Bien plus tard, alors que dans ma revue *Arts* il n'était pas question de lui depuis un moment, il devait me dire : « Mais vous pouvez parler de moi, même en mal ! »

N. H. – J'ai retrouvé une lettre qu'il vous avait adressée, au sujet d'un article de vous sur son *Histoire d'amour de la rose de sable...* [1].

J. L. (lisant la lettre) – Oui, il adorait *Les Corps tranquilles*. Il m'en avait récité une page entière qu'il avait apprise par cœur : c'était une sorte de réquisitoire, de vitupération contre le printemps – et c'est dans cette ligne-là qu'il voyait ma carrière de romancier. Quelques années après, quand j'ai publié un roman intitulé *Le Petit Canard*, il m'a dit : « Vous vous éloignez de votre sillon naturel. » En tout cas, aimer *Les Corps tranquilles* montrait son indépendance d'esprit, à une époque où personne ne s'y intéressait... Quant à mes pastiches, c'était en effet assez drôle, parce que Montherlant m'avait dit : « Vous m'avez complètement raté, mais alors votre Mauriac... ! » Et celui-ci m'avait dit : « Vous m'avez complètement raté, mais alors votre Montherlant... ! »

N. H. – « Passer du familier au sublime » était comme vous l'écriviez un de ses tics.

---

1. Voici un extrait de cette lettre, datée du 19 février 1954 : « Je vous remercie pour votre article de *Carrefour*, si élogieux, si teinté d'une sympathie que vous m'avez déjà témoignée, et qui me touche venant de l'auteur des *Corps tranquilles*. Est-il permis à un auteur de faire la critique des critiques (même quand ceux-ci sont, Dieu merci, bien autre chose que des critiques) ? Je trouve qu'ici et là vous cherchez midi à quatorze heures, et finissez, sans y prendre garde, par viser non la "clientèle philosophique", mais du moins la clientèle des abstracteurs de quintessences. Ce serait un tic, que dis-je, un truc ! que de passer du familier au sublime ? Mais nous tous ne sommes-nous pas ainsi ? Ne mêlons-nous pas tout (avec peut-être un peu moins de cette *rapidité* que vous avez raison de signaler chez moi) ? Et quelle idée fausse absolument, ne collant pas du tout sur *ce qui est*, que croire que cela viendrait de ma langue ! Comme si je courais après ma langue comme un chat après sa queue ! Vous dites : "Moins de méthode et plus de laisser-aller." Je dirai : "Plus de simplicité quand il s'agit de voir des choses simples." / Vous croyez que je suis un auteur grincheux. Mais pas du tout. J'ai été très content de votre chronique. Je vous suis dans vos livres, dans vos articles – bien moins dans vos pastiches –, et jusque dans, allez le croire, dans les folles [*quatre mots illisibles*] aventures de *Caroline chérie*. »

J. L. – Oui, mais il a pris ça à Barrès ! Quoi qu'il en soit, il est peut-être le dernier écrivain qui s'est senti complètement à l'aise dans la langue française.

N. H. – Vous avez continué à le voir dans les années soixante ?

J. L. – Oui, je l'ai rencontré d'ailleurs peu avant sa mort, dans la petite rue qui est parallèle à la rue du Bac. Il rentrait chez lui, en titubant un peu comme un ivrogne parce qu'il avait une espèce d'agoraphobie. On a bavardé un peu sur le trottoir, et il m'a dit : « Je suis foutu, je n'aurai pas de postérité… » En vérité, le purgatoire où il est tombé n'a rien de politique : regardez la carrière posthume de Céline ! C'est son état d'esprit, son humeur qui sont incompatibles avec le côté conventionnel de notre époque. Et cela, il l'avait très bien senti. C'est ce qui fait que l'université ne peut pas s'intéresser sincèrement et profondément à Montherlant. Elle fait semblant de temps en temps – mais Camus lui convient davantage.

N. H. – *La Reine morte* a été au programme de l'agrégation.

J. L. – Toujours le théâtre ! Le Montherlant qui me fatigue, et que je n'aime pas. Quand un romancier vieillit, il a de plus en plus de mal à écrire des romans ; en revanche il lui est très facile d'écrire des pièces. C'est vrai aussi pour Mauriac, Giraudoux, Marcel Aymé… Mais dans son théâtre, Montherlant ne pouvait pas garder le ton de ses romans ou de ses essais, qui reposaient sur le plaisir de la liberté. Il a remplacé tout cela par la « grandeur ».

N. H. – Vous arrive-t-il de relire Montherlant ?

J. L. – Oui : il y a deux ans *Les Célibataires* (qui m'a vraiment émerveillé), et l'an dernier *Les Jeunes Filles*… En général Montherlant échappe aux modes, il n'est pas aussi facile à situer que Morand par exemple ; mais il y a dans *Les Jeunes Filles* des passages qui me font tiquer, parce que l'époque l'emporte. Cela dit, j'aime tous les moments où il dérive, où il bifurque – avec une liberté que peu de romanciers détiennent à ce point.

N. H. – Que pensez-vous de l'éternel procès en misogynie qu'on lui intente ?

J. L. – Il y a chez lui un peu de misogynie – mais pas systématique, sans méchanceté… et en général amusante. Il ne faut pas la ramener (comme l'a fait par exemple Pierre Sipriot) à son homosexualité. Assez récemment, j'ai relu avec joie *La Petite Infante de Castille* : ce que cela raconte m'est égal, c'est de l'analyse d'écriture ! J'ai relu aussi *Le Chaos et la Nuit* que j'aime beaucoup. Dans ses romans, il ne cultive pas la grandeur. Mais il y a des études de personnalités : les célibataires, le neveu, l'oncle, le notaire… Tout le monde a son caractère ; et c'est quelque chose que malheureusement le roman français a abandonné, depuis longtemps. Dans Flaubert il y a déjà beaucoup moins de caractères que dans Balzac. Montherlant, lui, crée des caractères dans lesquels il n'apparaît pas forcément : il ne correspond à aucun des personnages des *Célibataires*. Il m'a seulement dit un jour, lui dont la famille était désargentée : « Si je n'avais pas eu de talent, j'aurais eu le destin de Léon de Coantré. »

N. H. – On parle souvent d'une filiation stendhalienne chez Montherlant.

J. L. – Il y a des clins d'œil dont il est très conscient. Prenez le début des *Célibataires* : quand il peint avec de l'encre noire les lacets de son héros, cela évoque l'officier qui doit dîner avec une grande dame italienne au début de *La Chartreuse* – et qui teint des ficelles en noir pour avoir l'air d'avoir des lacets. Sachant très bien qu'il plagiait, Montherlant a écrit « peindre » au lieu de « teindre »… mais cela prouve qu'il lisait beaucoup Stendhal. Il a dans son écriture une liberté stendhalienne, qui est souvent acquise avec difficulté – sans pour autant que le lecteur s'en aperçoive.

N. H. – Comment percevez-vous son attachement au climat catholique, bien qu'il fût agnostique ?

J. L. – Je pense qu'en lui il y avait un intérêt sincère, non pas pour la pensée mais pour l'attitude religieuse.

N. H. – Pourriez-vous définir chez lui une position philosophique ?

J. L. – Eh bien, justement non : je ne peux pas la définir ! Je ne crois pas qu'il avait un message philosophique. Il n'était pas guindé et démonstratif comme Valéry… La position de Montherlant se résumait ainsi : « Je vais vous raconter tout ce qui me passe par la tête. » C'est cela un romancier, ou un essayiste. D'ailleurs, il ne cherchait pas du tout à être un meneur d'hommes. Il aurait été horrifié si on lui avait proposé d'être l'âme d'un parti.

N. H. – Surtout après l'épuration. Il s'est alors prudemment éclipsé du terrain politique.

J. L. – Vous savez, il ne faut pas exagérer les malheurs qu'il a eus à ce moment-là. Et pas davantage sa « situation » politique d'avant 1940 : s'il regrettait que les accords de Munich aient empêché la guerre, c'était une position morale. Moi aussi, je l'ai regretté : j'aurais été mobilisé, cela m'aurait permis de foutre le camp de ma famille ! Ce n'était pas pour des raisons politiques que j'étais contre Munich, et Montherlant non plus.

N. H. – Pour des générations de lecteurs, *Service inutile* a représenté un bréviaire d'héroïsme, et puis il y a eu une cassure.

J. L. – La cassure est intervenue quand on a publié sa correspondance : on a découvert qu'il avait toujours été planqué, que sa blessure n'était due qu'à un exercice, etc. Là, ses prétendus disciples comme Sipriot lui ont rendu un très mauvais service ! Il est vrai qu'on peut reprocher à Montherlant de s'être parfois mis en scène – au risque qu'on compare avec sa vie : il ne ressemblait pas du tout au personnage qu'il voulait être, ce qui rend gênantes certaines pages comme la « Lettre d'un père à son fils »… Personnellement j'ai toujours su la vérité, cela ne m'a donc pas dérangé. Cela montre qu'il avait de l'imagination ; et ce n'est pas l'essentiel de son œuvre.

N. H. – Je crois que vous avez été témoin d'un moment de lâcheté de Montherlant.

J. L. – C'est lors d'une rentrée théâtrale, où Henri Rollan devait reprendre *Le Maître de Santiago* à la Comédie-Française. Il avait été

opéré d'une maladie grave pendant l'été. Et dans un article que Montherlant m'avait donné pour *Arts*, il y avait une phrase qui semblait s'appliquer à son interprète : « Celui qui est dans une clinique et qui croit que ce n'est rien du tout, alors que c'est mortel. » J'ai eu la bêtise de lui téléphoner, pour solliciter la permission de retirer cette phrase ; il m'a donné son accord, et m'a invité à prendre un café avec lui. J'ai répondu à son invitation, il m'a demandé des détails sur l'état de santé de Rollan et m'a dit : « Puisqu'il en est temps encore, je crois que le plus raisonnable serait que je suggère au Français de confier le rôle d'Alvaro à un autre... » Il y avait une fenêtre entr'ouverte sur le quai, je lui ai dit : « Je vous préviens que si vous ne renoncez pas à cette idée immédiatement, je vous fais passer par la fenêtre ! » Il y a renoncé. C'est la seule fois où notre relation a été un peu tendue.

N. H. – Vous parliez de Montherlant avec Rollan ?

J. L. – Oui, il le comprenait très bien. Il m'a donné à entendre des exercices (que j'aurais dû prendre en note) sur la respiration dans les textes de Montherlant... C'était un acteur à la fois scrupuleux et emballé, qui pour faire au Français une mise en scène de Sophocle avait réappris le grec !

N. H. – Et avec Mauriac ?

J. L. – Chez Mauriac, il y avait toujours eu une espèce de petite jalousie – parce que la liberté de Montherlant l'offensait. À propos des *Jeunes Filles*, par exemple, il l'avait attaqué assez bassement. Une bassesse qui ne peut s'expliquer que par les succès de Montherlant. Mauriac a toujours souffert d'être enfermé dans le côté « romancier catholique et régionaliste »... alors que Montherlant était au-dessus de tout cela. Les romans de Mauriac sont d'ailleurs complètement oubliés : c'est surtout un très bon polémiste.

N. H. – Croyez-vous aux chances de Montherlant de sortir de son purgatoire ?

J. L. – Tous les écrivains de cette période que j'ai aimés sont au purgatoire ! Cocteau, Giraudoux, Colette (même si elle est très consi-

dérée, on ne se précipite pas pour la relire)... Il se trouve que ma troisième femme est suédoise : quand elle préparait à Uppsala sa licence de français, elle devait présenter un romancier français par siècle. Pour le XXe siècle elle avait choisi Montherlant, et son professeur de français a été complètement ahuri, scandalisé : « Montherlant ? Pourquoi Montherlant ? » Elle aurait été très bien vue si elle avait choisi Sartre, Camus... ou Mauriac. Ce dernier a eu le prix Nobel – ce qui d'ailleurs le juge. Voilà le plus beau compliment qu'on puisse faire à Montherlant : il n'aurait jamais pu avoir le Nobel. Parce que c'était un esprit rebelle, indépendant... Pour moi, c'est une raison de l'aimer. Mais je comprends que cela mette mal à l'aise certains esprits.

N. H. – Que pensez-vous de son attitude peu claire pendant l'Occupation ?

J. L. – Il n'a pas été le seul. Regardez Mauriac, qui avait commencé par des articles pétainistes en 1940 dans *Le Figaro*...

N. H. – Au même moment, Montherlant écrivait plutôt des pages anti-Vichy – mais à côté de toute une mystique païenne, vaguement nietzschéenne...

J. L. – Je ne sais pas s'il avait lu Nietszche, dont je n'ai jamais parlé avec lui. Je ne me souviens pas d'avoir trouvé dans son œuvre des allusions directes à Nietzsche.

N. H. – Il est vrai qu'à la fin il citait surtout *L'Ecclésiaste*, ou Tolstoï...

J. L. – On ne s'accordait pas là-dessus, car je n'ai jamais pu saquer Tolstoï !!! Pour moi, c'est de la littérature de gare. Je suis révolté quand j'entends confondre dans l'éloge Tolstoï et Dostoïevski... Il y a chez Dostoïevski une extravagance qui en fait bien autre chose qu'un romancier. Tolstoï ne faisait que des romans bien sages, et bien écrits. Montherlant pour sa part avait lu le *Journal* de Tolstoï, qui lui a inspiré des pages très intéressantes – mais c'est en marge de l'œuvre. Il était surtout sensible à la personnalité d'un écrivain.

N. H. – Notamment dans le cas de Barrès.

J. L. – Avec Barrès, c'est plutôt une filiation technique. Je crois que Montherlant a pris avec Barrès des leçons de liberté d'écriture. *Le Culte du moi* est très moderne, cela rend un son très 1950 : cela pourrait être du Nimier ! Moi-même je me suis intéressé à Barrès (celui de *Leurs figures*, ou d'*Amor et Dolori Sacrum*, avec le très beau portrait de l'impératrice d'Autriche)… mais je n'ai pas suivi son chemin. Dans son mélange entre le sublime et le trivial, il y avait de grandes audaces qui maintenant nous paraissent banales.

N. H. – Il ne semble pas que Montherlant ait beaucoup lu ses contemporains… Il se plaisait surtout à faire l'éloge d'écrivains mineurs, tout en dénigrant les gloires établies.

J. L. – Il avait au moins lu Cocteau ! Mais c'est vrai qu'il était habité par le désir de se démarquer des autres.

J. L. – N. H.